

IV

PORTRAITS DE FAMILLE

FULCRAND, DIT "BAUCET" (1815-1895)

(Grand Père maternel de mon Père qui l'appelait "le Papé")

Quand nous étions petits, nous aimions particulièrement les deux placards du salon de Lasalle. Celui de droite, où l'on rangeait le linge de table, nous l'appelions le Venezuela, parce qu'il fleurait bon les épices qu'on y entreposait aussi : café, thé, et quelques bouteilles de liqueur, Carthagène, celui de gauche contenait les vieilles collections de l'Illustration, avec les passionnants dessins de la guerre russo-japonaise, les photos de l'enfance de mon Père, ses nombreux prix du Lycée de Lyon. Mais surtout on y trouvait quelques vieilles armes, qui disparurent pendant l'occupation allemande, en 1944, quand je les fis noyer dans la rivière : En cas de perquisition, notre maison qui avait servi de P.C. au Maquis risquait bien de brûler, comme le château de Cornély.

Parmi ces armes, deux surtout captivaient notre intérêt. Le vieux chassepot de l'infanterie française, tombé des mains du frère de ma grand mère, l'Oncle Ernest, lorsqu'il fut blessé mortellement à la bataille de Vendôme, pendant la guerre de 1870 - L'autre était la robuste canadière du propre père d'Ernest, le Papé Fulcrand, que tous appelaient Baucet. C'est avec cette carabine à balles qu'il foudroyait de sa terrasse les malheureux chats qui s'aventuraient dans le jardin. Puis, il les prenait par la queue et les lançait par dessus le mur qu'ils venaient de franchir si imprudemment, en disant en patois "Va-t-en chez toi".

Avec ses sourcils broussailleux, ses favoris, sa tête ronde, il était réputé pour sa bonté, sa force et sa violence. Du temps de notre enfance, il y avait encore beaucoup de vieux à Lasalle qui l'avaient connu, car il y était mort en 1895 âgé de 80 ans. Notamment sa filleule, Rosine Martin, pittoresque marchande des quatre saisons - qui nous vendait ses "pommes d'amour" - (des tomates) - et aussi, pour deux sous, de petits sifflets à eau en poterie, les rossignols dont nous aimions tant faire des roulades. En patoisant, elle nous racontait les histoires - ou les légendes - du terrible Baucet. Le jour où, surprenant un voleur dans sa maison, il l'avait proprement assommé en lui lançant un chandelier à la tête - (On ^{ne} précisait pas s'il était mort... et j'espère bien que non !).

Une autre fois, comme il rendait visite à un parent à la ville, il lui apporta un fameux gigot de mouton, spécialité de Lasalle. A l'octroi le gabelou voulut lui faire acquitter droit d'entrée. Furieux, le Papé le rossa avec l'objet du litige, et il dut payer une forte amende. Mon Grand Père riait encore dans sa barbe blanche au récit de cet exploit.

Baucet repose aujourd'hui dans notre tombe auprès de son fils Ernest. Leurs deux portraits photographiques, parmi les premiers du genre puisqu'ils datent de plus de cent ans, sont toujours accrochés aux murs de la chambre principale, à Lasalle, au second étage, au dessus de la fontaine.

Et, à défaut de sa carabine, nous avons encore dans le "pièce neuve", non loin de l'arbre généalogique, la collection d'aquarelles qu'il avait achetées sur le chemin de Boukhara en 1870. Ces petits personnages turcs, croqués sur le vif dans un pays alors mystérieux restent le témoignage d'un voyage qui ne fut pas la moindre des prouesses de notre bisaïeul.

AUGUSTE II FERDINAND 1840-1923

(mon Grand-Père)

Il fut vraiment le chef de la famille pendant les quatre vingt trois années de son règne. J'ai dit plus haut quelques mots de sa brillante et précoce carrière. Mais je ne puis achever ces notes sur les Beaux sans évoquer sa mémoire par quelques souvenirs personnels, sans parler de sa bonté, de sa gaité, de son intelligence, et aussi de son originalité.

Après la mort de notre Père, il assura notre subsistance, à notre Mère et à nous quatre, qu'il aimait profondément. Pendant de longs mois, il nous accueillait dans les villas qu'il louait à Cannes chaque année. Il s'intéressait à nos études, était tout fier de nos petits succès scolaires et nous charmait avec les histoires de sa propre jeunesse : Tel ce sauvetage qu'il fit à quinze ans en se jetant dans le Rhône du haut du vieux pont de la guillotière, pour repêcher un noyé. Ou les repas pantagruéliques avec ses amis chanteurs et rimailleurs lyonnais, comme le chansonnier Pierre Dupont. Il avait une belle voix de ténor, et aimait beaucoup les arts, surtout la musique, le bel canto de l'opéra italien de son temps : Verdi, Boito, Mascagni, dont à soixante dix ans encore il nous chantait les grands airs.

On peut dire que pendant les vingt dernières années de sa vie, (mon enfance à moi) sa silhouette n'a guère changé : il est resté tel qu'il figure sur sa photo dans notre salle à manger de Lasalle : Plutôt petit et légèrement bedonnant, avec ses beaux yeux bleux clairs et rieurs, sa barbe blanche ses

cheveux soyeux, et sa moustache bien soignée. L'été, muni d'une ombrelle bise à doublure verte, et coiffé d'un panama - l'hiver avec un chapeau genre Cronstait, et les épaules couvertes d'une pélerine bleu marine. Une cravate Lavallière affichait son tempérament artiste. A Carnes, sur la Croisette, il était toujours très fier quand les passants le prenaient pour Saint-Saëns, avec lequel il avait une certaine ressemblance - soigneusement cultivée.

Un véritable état major le suivait partout. Sa dame de compagnie : d'abord l'excellente Mme Dina Toresani, à la si belle voix, puis après la mort de celle-ci, Mme Fougerousse, qu'il aimait bien, mais qu'il chinait sans cesse à cause de son allure de bon bouledogue.

Puis les deux fidèles serviteurs qui l'ont entouré pendant un quart de siècle de leur respectueuse familiarité (ils l'appelaient "Papa"). Son valet de chambre Giuseppe, le servait en gants blancs et en gilet rayé ! C'était un ancien clown acrobate, et il nous faisait mille tours - apportant par exemple une coupe pleine à ras bord sur une queue de billard en équilibre sur le bout de son nez. A Milan, entre temps, il travaillait aussi au bureau de la via Cusani, comme "garçon de peine".

La femme de Giuseppe, c'était la Carlotta, cuisinière suppléante, que le Grand Père nous avait prêtée avec son appartement du 4 via Dante lorsque nous nous sommes installés à Milan pour quelques mois, après notre mariage - Giuseppe, comme les autres milanais, parlait "menneghin" ce curieux dialecte lombard aux consonnances germaniques. Quand le dîner était un peu court, il nous donnait des noix et du pain en disant sentencieusement "Pan'e nus, mangia di spus !" (pain et noix, nourriture des jeunes époux).

De tout l'état major, Carlo Fossati, le cuisinier, était certainement le personnage le plus important, avec sa blouse blanche à double rangée de boutons, et sa toque. Il régentaient tout, et quand ma Mère était maîtresse de maison, elle n'avait qu'à s'incliner devant ses ukases "Ho pensato, Madama Antonietta, che faremo un bel risotto...." Il faisait d'ailleurs fort bien la cuisine. Son irremplaçable particularité, c'est qu'il avait exactement la taille et la corpulence de son maître. Or, Grand Père, comme tous les raffinés de son époque n'aimait pas porter des vêtements tout neufs. Aussi, quand son tailleur ou son bottier lui livraient un costume ou des chaussures, Carlo les enfilait pendant quelques jours. Puis, quand l'apprêt était tombé et les plis formés, on cousait la Légion d'Honneur à la boutonnière, et Grand Père portait son vêtement ainsi étrenné.

Enfin, le chauffeur, Marchand. Il lui avait été "livré" en 1909 par Louis Renault, en même temps que sa berline décapotable 18/20 CV qui fut la seule auto de sa vie - celle sur laquelle j'ai passé en 1916 mon "permis de conduire les véhicules à moteur à pétrole" Marchand, qui avait fait auparavant de la course pour Renault, était un suisse moustachu, petit, l'air malin, marquant plutôt mal avec sa casquette de travers. Il n'avait jamais voulu la troquer contre une casquette de livrée, au grand désespoir de ma Mère qui aimait les bonnes manières. Il était excellent mécanicien, et passait beaucoup de temps à entretenir et bricoler sa voiture, ce qui lui permettait, croyait-on, de faire un peu danser l'anse du panier, comme son ami Carlo, d'ailleurs. Mais le Grand Père, assez strict sur la gestion de ses finances, avait d'immenses faiblesses pour ses serviteurs. A la fin de sa vie, il lui arrivait de les installer tous en famille à Cannes dans la villa de location, et de descendre, lui, dans un bon hôtel voisin où il avait toutes ses aises.

Il aimait à se promener sur la Croisette, avec la capote de son auto baissée, tout doucement. Tout à coup, il cornait dans le porte-voix et ordonnait à Marchand de s'arrêter pour qu'il puisse faire "les cent pas" sur la promenade - (ces cent pas qu'il comptait avec un podomètre, comme il contrôlait la chaleur de sa soupe avec un thermomètre, tant il suivait avec minutie les conseils de son médecin !). Et pendant sa déambulation il se faisait suivre à dix mètres par sa voiture au ralenti. Comme, un beau jour, Marchand lui faisait remarquer que c'était mauvais pour le moteur de tourner si longtemps à petit régime, et que cela encrassait les bougies, Grand Père lui répliqua devant moi : "Mais vous n'avez pas besoin de bougies dans cette automobile, puisque vous m'y avez fait mettre un éclairage électrique qui m'a coûté assez cher !" Et Marchand de lui expliquer qu'il s'agissait, avec ces bougies, non pas d'éclairer le véhicule, mais de provoquer les explosions dans le moteur "Alors, mon ami, si vous voulez faire des explosions, attendez que nous nous soyons éloignés avec les enfants !"

S'il n'était pas très compétent en mécanique, le cher homme s'intéressait par contre à toutes sortes de choses : la poésie (il avait fait éditer un petit recueil, "Etincelles" qui n'avait pas de prétentions mais témoignait de sa bonne humeur) - les questions économiques, sociales, politiques. Il avait écrit pour la Chambre de Commerce française de Milan, dont il fut longtemps le Président, de nombreux rapports prophétiques sur le libre échange, le Marché commun, la société des Nations. S'intéressant aux eaux minérales, il avait une source à Evian et une à San Pellegrino - mais il ne put les exploiter.

Son péché mignon, c'était la manie des soins médicaux, comme nous venons de le voir avec son podomètre et son thermomètre. Plus encore que par ses domestiques, il était mené par le bout du nez par ses médecins, dont certains ont bien un peu abusé de sa confiance. Il est allé jusqu'à en installer un dans sa propre villa.

Mais ce qui le caractérisait avant tout, c'était son bon cœur. Toujours disposé à rendre service à des amis ou même des inconnus dans le besoin, il adorait ses enfants et ses petits enfants, qui le lui rendaient bien. Né fils unique, d'une branche cadette, puisque son Père, Auguste Ier était le cadet de son frère Jean IV il devint cependant le chef de la branche aînée en épousant à 21 ans sa petite cousine Amélie, fille de Fulcrand, et donc seule descendante de Jean l'aîné, après la mort de son frère Ernest.

Si, au moment de son mariage et du décès de son beau frère notre famille a connu un goulot d'étranglement-- puisqu'elle se réduisait au couple de mes grands parents - elle s'est ensuite largement épanouie avec leurs six enfants et leur nombreuse postérité. A ce titre là encore, le cher Grand Père a été vraiment le pivot de la famille.

Nous ne savons presque rien de sa femme, notre Grand Mère morte en 1903, dans ma petite enfance. Suivant l'usage italien, on lui édifia une tombe grandiose à Milan, où elle avait vécu presque depuis son mariage. Son mari repose maintenant auprès d'elle. Mon Père, qui lui ressemblait, avait, comme ses frères et soeurs une grande vénération pour elle. A l'encontre de son époux et de son père (Fulcrand) elle était, paraît-il, douce calme et pieuse. Sa culture était raffinée pour l'époque. Son excellente mémoire favorisait son goût pour la géographie, goût qu'elle nous a légué. Son portrait a toute l'austérité des cévenoles de jadis. Mais elle fut une mère très tendre, et une épouse un peu effacée à l'ombre de la forte personnalité de son mari.

AUGUSTE III Ernest 1863-1913

(mon Père)

Avec son bon regard de myope qui nous sourait derrière ses lorgnons, sa grosse moustache surplombant son menton à fossette, son front haut et droit couronné de cheveux en brosse grisonnants, toujours encadré dans un col blanc à coins cassés noué d'une cravate papillon, le visage bien aimé de mon Père est resté gravé dans mon cœur d'enfant de treize ans.

Ces premiers et très grands chagrins que furent sa longue maladie et sa mort marquèrent définitivement notre jeunesse, à Jean et à moi. Notre Mère fut une veuve inconsolable qui nous éleva dans la vénération de ce Père auprès duquel elle n'avait connu qu'un bien court bonheur. Il cachait sous une apparence de froideur, qui n'était que la discrétion et de la modestie, une immense tendresse pour les siens et une grande bonté pour tous. Au moment où, vaincu par la maladie et ruiné par un fournisseur malhonnête il avait vu avec angoisse fondre ses ressources, il n'hésita pas à prêter instantanément à un ancien ami de New-York, qui s'empessa de les perdre à la roulette de Monte Carlo, les 10.000 Frs or (une année de notre budget !) que celui-ci lui avait demandés, en prétendant mensongèrement qu'il avait blessé une pauvre femme avec sa voiture et qu'il fallait l'indemniser avant de rentrer en Amérique.

Il s'occupait beaucoup de nous. Très patriote, et fortement impressionné dans son enfance par le désastre de 1870, il aimait à nous parler de l'armée, de la marine, de l'expansion coloniale de la France. A Cannes, il ne manquait pas de nous faire visiter des bateaux de guerre - d'où, peut-être, ma passion pour la marine. A Lyon, il nous emmenait à la revue du Grand Camp, derrière le parc de la Tête d'Or où l'on admirait la charge de toutes la division de cavalerie avec en tête les énormes cuirassiers, où il comptait un bon ami, le capitaine Leloup. Comme il dessinait fort bien, il nous faisait d'un trait précis d'amusantes silhouettes de cavaliers et de fantassins (en commençant toujours par les mulliers, ce qui est curieux). Il n'oubliait pas la moindre détail de l'équipement ou du harnachement. Inutile de chercher où mon frère Jean a trouvé, lui aussi, une vocation militaire, qu'il a au moins accomplie dans la réserve, où il parvint au grade de lieutenant colonel.

La grande culture de notre Père - qui fut lauréat du Concours Général en première - et les souvenirs de ses voyages lointains, en faisaient un conteur captivant. Nous frémissions à l'histoire du cobra que son ami Gourju avait abattu aux Indes d'un coup de fusil au moment où il se balançait au dessus du divan où mon Père se reposait. Nous aimions le récit de la poursuite du buffle dans les marais du Bengale, des incursions des singes sacrés, échappés d'un temple voisin, qui venaient piller ses confitures. J'ai appris mes premiers rudiments de géographie en suivant sur la planisphère son tour du monde à la Jules Vernes, qu'il fit dans les années 1890, avec la rencontre d'une baleine dans la mer de Behring, lorsque son paquebot, cinglant du Japon vers l'Amérique, se déroutait vers le nord pour fuir un typhon. Puis la traversée du

Far West en train, avec mille péripéties, les incendies de forêts, les Peaux Rouges.

Il nous contait aussi avec humour les aventures rocambolesques de son frère Georges, parti en même temps que lui pour les Etats Unis où il élevait des chevaux. Un Beau jour, le Grand Père lui enjoignit de revenir. Il cable alors "Arriverai Gênes telle date par tel vapeur avec petite famille". Tout le monde s'exclaffe. Cet original de Georges a trouvé le moyen de se marier là bas et d'avoir un enfant sans prévenir ses parents. Mais le voilà qui débarque avec ... un escadron de chevaux sauvages ! Heureusement il n'était associé qu'à 10 % avec son ami Palladini de Milan, encore plus casse cou que lui, dans cette mirifique importation. Mais seschevaux personnels, difficilement liquidés, répandirent la terreur dans Milan et provoquèrent autant de catastrophes.

Il y avait aussi l'histoire du même Oncle Georges recevant à Milan son premier tricycle à pétrole. On le déballe, on remplit le réservoir, et, ne sachant pas comment le mettre en route autrement, il se fait pousser dans le via Cusani jusqu'à ce que le moteur commence à pétarader, et le voilà parti tout fier dans le parc voisin. Mais comme il ne savait pas non plus comment s'arrêter, il fut obligé de rouler jusqu'à épuisement de son carburant. Plus tard, quand il eut une auto, il ne la traita pas avec moins de fantaisie : il affectait de monter les côtes les plus rudes en marche arrière.

Que ce fuisse Georges, le distrait, l'original, le bohème, un peu panier percé, ou Léon, le soigneux, le méthodique, le riche, ou Maurice, le consciencieux, le dévoué, le méticuleux, ou encore des deux soeurs Amélie (Melo) ou Louise (Zizon) mon Père aimait profondément sa famille, qui le payait de retour par autant d'affection et une grande admiration pour son intelligence et sa droiture.

Notre enfance a baigné dans cette atmosphère de parfaite entente familiale, autour du Grand Père, de nos oncles et tantes, de nos cousins germains. Notre Père faisait tout pour la favoriser. Après lui, notre Mère ne contribua pas moins à développer en nous cet esprit de famille, en même temps que le culte de la mémoire paternelle.

Cette chère Maman, que nous avons eu le bonheur de conserver jusqu'à un âge très avancé en parfaite lucidité et en pleine activité, vous l'avez tous connue, au moins les plus de quinze ans, puisqu'il y a maintenant

sept ans qu'elle nous a quittés. Beaucoup d'entre vous étaient à Lasalle pour fêter son quatre vingt dixième anniversaire en septembre 1964, dans le grand rassemblement des Beaux venus de tous les coins de France et d'Italie. Je ne puis terminer ces quelques pages consacrées à mon Père sans l'associer à son souvenir, elle qui a vécu toute sa longue vie dans l'amour de son mari et de ses enfants. Tout en restant très attachés à son innombrable famille maternelle (en dehors de ses frères et soeurs, elle n'avait pas de parents rapprochés du côté de son Père), elle était devenue une vraie Beaux. Elle aimait beaucoup sa belle famille en particulier le Grand Père qui la considérait comme sa fille. C'est vraiment en fille qu'elle s'est occupée de lui pendant les dix années qui ont suivi la mort de notre Père.

Elle était aussi très attachée à Lasalle, où tout le monde l'aimait et appréciait sa courtoisie, sa distinction, et surtout sa bienveillance. Il en fut de même au couvent des Franciscaines à Montpellier où elle vécut trente cinq ans après le mariage de sa fille, jusqu'au jour où une chute fatale dans l'escalier mit fin à sa longue carrière. Tout en n'imposant jamais sa volonté, elle eut une très grande influence dans toute la famille par sa foi profonde, son courage dans l'épreuve et aussi l'élégante vitalité avec laquelle elle a toujours participé à l'existence des siens sans empiéter sur leur indépendance. Unie dans le vie et dans nos coeurs à notre cher Père, elle repose auprès de lui, de nombreux ancêtres, et de notre fils dans le petit cimetière de Lasalle.

COUSINE ELISE 1854-1941

(Madame Valdeiron, "Marraine" de Jean)

On ne peut parler des Beaux de la génération de nos Parents, ni de Lasalle sans évoquer le frêle silhouette de cette femme si douce et si bonne.

Elle était née à Sumène, fille de Ferdinand Beaux et de Joséphine Cambon, tante des illustres ambassadeurs. Son Père était un frère de Jean V. Donc, c'était la cousine germaine de ma Grand Mère. Tout enfant, elle avait fait une chute et en était restée bossue, et très fragile. Mais son fin visage avait une réelle beauté tant il reflétait de douceur, de bonté, et aussi d'intelligence. Veuve d'un de ses cousins, Léonce Valdeiron, elle s'était retirée à Montpellier, et passait tous ses étés à Lasalle dans la vieille maison, sur laquelle son Père avait eu des droits, rachetés sans doute par Fulcrand. De toute façon, mon Père l'y a toujours considérée comme chez elle, et nous disons encore aujourd'hui "la cuisine de Cousine Elise", "la chambre de Cousine Elise".

Elle aimait beaucoup mes Parents, et ne manquait pas de fêter chaque année le 28 août en offrant le gigot à la broche. Son préféré était mon frère Jean, son filleul, né à Lasalle. Très dévot, elle rêvait d'en voir faire un prêtre.

Elle eut comme fidèle servante la brave Augusta Arbouset, qui vient encore nous aider si gentiment.

Longtemps sa compagne chérie fut une petite chienne noire, de la race King Charles, qu'elle appelait Miette. Elle la gâtait effroyablement, lui achetant une cotelette le vendredi, pour qu'elle ne patisse pas du maigre. Aussi, cet animal égoïste en diable était-il universellement détesté, ce qui faisait grand peine à sa bonne maîtresse, pourtant bien consciente de son enfantine faiblesse.

C'est à Mont pellier, où elle voyait beaucoup notre Mère sur laquelle elle avait reporté toute l'affection qui l'attachait à mon Père, qu'elle s'est éteinte doucement pendant la guerre, juste après mon retour de captivité.

• •
•

A Lasalle, vous connaissez cette photo de Septembre 1903 où sont réunis sur la terrasse, autour de la table de fer qui s'y trouve encore aujourd'hui, et dans les mêmes fauteuils assortis, ma Mère avec le bébé Jean sur ses genoux, moi dans ses jupes, Cousine Elise et son mari, mon Oncle Louis Giraud (Jeune frère de Maman) - et mon Père, avec son canotier. Maintenant leur seul survivant, assis à la même place, c'est leurs ombres que je retrouve encore si souvent en regardant les derniers rayons du soleil sur les vieilles tours du Castellàs.